

Un projet réalisé dans le cadre de Culture Pour Tous de la Maison de la création, soutenu via le Contrat de Quartier Durable Bockstael et mené de concert par l'ARC et les conteurs en balade.
Un grand merci au Bookswapsalon, à l'asbl Amorce, à la Maison de quartier Mellery et à Mellery seniors, à Picol asbl, à La source asbl, ainsi qu'aux habitants pour avoir si bien contribué au projet.



2017

RECUEIL DE CONTES

SOUVENIRS D'UNE BALADE CONTÉE



Anecdote légendaire du quartier :

Un habitant nous raconta que l'église « Notre-Dame de Laeken » se serait construite sur base d'une curieuse légende. Architectes et ouvriers débutèrent la mise en place des fondations de l'édifice, mais chaque matin à leur retour sur les lieux, le travail réalisé avait disparu...Après plusieurs jours, le groupe d'hommes décide de veiller la nuit sur le chantier afin de prendre sur le fait ceux qui sabotent ainsi leur ouvrage. Quelle surprise lorsqu'ils rencontrèrent les auteurs du méfait, trois saintes, dont la vierge ! Elles les regardèrent et placèrent alors un fil indiquant les dimensions et l'orientation à suivre pour la construction. C'est donc à partir d'un fil que fut construite cette solide église. Plus tard, des maisons se sont établies autour et formèrent un quartier.

Trois saintes, ou peut-être les trois Parques, ou encore les trois fileuses, ou les trois tisserandes... trois femmes à l'origine d'un quartier avec pour seul outil un simple fil. Si ce fil a été perdu, il est encore possible de dérouler le fil des récits d'habitants pour tisser ensemble des histoires, des contes pour ceux qui souhaitent les entendre et croient encore qu'un fil peut offrir un toile d'avenir.



Elle s'assit en tailleur et écouta, les yeux fermés. Un petit cœur avait été creusé tout en haut de la pierre tombale en face d'Elle. A midi, le soleil, au plus haut dans le ciel, fit passer ses rayons à travers le cœur creusé dans la pierre. Un cœur de lumière géant apparut sur la poitrine de Elle. Une vague de chaleur l'envahit du ventre à la nuque, du bout des cheveux aux ongles des doigts de pieds. Elle ouvrit les yeux, tourna la tête : à côté d'elle, devant la tombe voisine, un jeune garçon à la peau noire, aux yeux foncés et aux cheveux crépus la regardait. Elle en tomba instantanément amoureuse !

Elle se leva, se jeta dans les bras du garçon. Ils sortirent en flottant sur le gravier des chemins du cimetière.

Bientôt, ils se marièrent et s'installèrent dans une maison avec vue sur le tilleul et le banc. Les samedis, ils lavaient leur linge sale en famille. Les dimanches, ils dansaient à l'auberge. Puis ils firent toute une ribambelle d'enfants. Certains avaient les yeux verts, d'autres les yeux marron, d'autres encore les yeux bleus. Tous avaient une peau de café dans lequel l'amour avait mêlé du lait.

«J'aime les bougies, elles rappellent que l'homme est capable de créer de la lumière dans l'obscurité ». Parole d'une habitante

SOUVENIR D'UNE BALADE

L'ancienne gare de Laeken, aujourd'hui centre culturel, se trouve dans le cœur de Laeken d'autrefois. C'est un quartier reliant le domaine royal et la multiculturelle place Bockstael. Un quartier avec l'église Notre Dame de Laeken, son cimetière célèbre, son marché floral, sa fête de la Soupe, son Bookswapsalon mais surtout sa population. Une population hétéroclite qui se questionne souvent sur le vivre-ensemble. Un quartier qui vit essentiellement aux travers de ses habitants et des actions qu'ils y mènent.

Quel regard portent ces habitants sur le quartier ? Comment le perçoivent-ils ? Et surtout, qu'attendent-ils ? De quoi rêvent-ils ?

L'objectif est de collecter le vécu et les rêves de ceux qui participent à la vie du quartier afin d'inspirer la création de contes pour une balade contée et un recueil.

Une création, un imaginaire qui se veut au plus proche des gens et de ce qu'ils ont à exprimer sur leur lieu de vie, le partage du souvenir d'une parole citoyenne au travers d'un conte.

Aventurez-vous dans ces pages et découvrez ce quartier au caractère contrasté, marqué d'une empreinte insondable et accueillante, aussi nostalgique que tournée vers l'avenir.

Après avoir parcouru divers quartiers bruxellois dont, à Laeken, les quartiers de Bockstael et de la cité Modèle, il était temps de poser les pieds et le regard sur celui de l'ancienne gare.

Merci à tous les habitants qui se sont racontés et ont inspirés les contes de ce livret. Ces histoires ont été présentées lors de la balade contée du 10 décembre 2017.

Pour plus d'informations sur le projet, rendez-vous sur notre site: www.arc-culture.be

L'ARC, Conteurs en balade et la Maison de la création.

LA RUE ET LES DÉCHETS

Emmanuel De Lœul

Merci à Catherine Pierloz pour les échanges inspirants

*Conte d'avertissement, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé dans le quartier de l'ancienne gare de Laeken les 16, 17 octobre, 9, 12 et 22 novembre 2017 et inspiré du conte .
« La puce et le pou » des frères Grimm.*

Le lendemain matin, elle se rendit au lavoir avec une manne pleine du linge sale de ses parents. Il n'y avait là que des femmes. Toutes tournèrent la tête vers Elle. Toutes lui souriaient de tout leur visage. Elles l'entourèrent, dodelinant de la tête de gauche à droite, de droite à gauche. Une femme lui prit la manne à linge des mains et, avec d'autres, saisit le linge sale et se mit à tremper, frotter, tordre, rincer ; tremper, frotter, tordre, rincer. Les autres se pressèrent contre Elle. Une femme lui déboutonna la robe. Une autre défit son corsage. Une autre encore lui ôta ses chaussures et ses bas. Elles la déshabillèrent complètement en l'inondant de sourires. Elles trempèrent, frottèrent, rincèrent et tordirent les vêtements de Elle. Toujours toutes lui souriaient. Elle restait debout, toute nue au milieu du lavoir, sans savoir que faire ni que dire. Une fois les vêtements propres, Elle saisit sa robe et ses bas, les enfila tout mouillés, empoigna la manne de linge et s'enfuit dehors.

En rentrant chez elle, elle vit un homme assis sur un banc sous un tilleul. Il avait un coude sur le genou, le menton dans la main. Elle déposa sa manne à linge à côté du banc et s'assit à côté de l'homme :

« Que faites-vous ? demanda Elle.

- Je pense, répondit l'homme.

- A quoi pensez-vous ?

- A ce que vous voudrez...

- Alors, dites-moi où trouver un fiancé comme les maris de mes sœurs ! Quelqu'un qui me déshabillera sans me laisser nue à la vue des autres, quelqu'un qui me fera danser sans me laisser dans un froid silence, quelqu'un qui m'aimera et que j'aimerai.

L'homme se tut quelques minutes. Puis il dit :

« Ecoute les morts et tu verras.

- Pardon ?

- Ecoute les morts et tu verras. »

Le lendemain, Elle se rendit au cimetière. Elle s'avança devant la première tombe. Elle s'agenouilla et écouta attentivement. Toute la journée, elle écouta, regardant tantôt à gauche, tantôt à droite. Elle ne vit rien.

Le jour suivant, elle revint au cimetière, s'agenouilla devant la deuxième tombe et écouta. Elle tournait parfois la tête à gauche, à droite : Elle ne vit rien.

Le troisième jour, devant la troisième tombe du cimetière, dans le silence des morts elle ne vit toujours rien.

Elle visita chaque tombe, cela dura des mois.

Un jour, le premier jour de l'été, elle se rendit sur la dernière tombe.

Elle était une fois Elle. Elle la jolie avait la peau blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds. Elle avait six sœurs, toutes plus âgées qu'elle et chacune aussi blanche de peau et blonde de cheveux qu'Elle.

Les six sœurs d'Elle se sont mariées à six frères à la peau claire, aux cheveux châtain et aux yeux noisette. Chaque couple s'amusait beaucoup, se comprenait parfaitement, bref s'aimait énormément. Les sœurs d'Elle en furent très heureuses. Mais les six frères n'étaient que six : point de septième frère pour Elle.

Elle restait chez ses parents, seule, triste et pensive.

Un jour, elle passa près de la fontaine au centre du village. Elle jeta une pièce et fit un vœu : trouver un amoureux semblable à ceux de ses sœurs. Un homme, comme les six frères, capable de l'amuser, de la comprendre, bref de l'aimer. La fontaine jaillit plus fort, plus haut. Le jet se courba et aspergea la place, traçant un chemin de gouttes d'eau qui menait à l'auberge.

Le soir, dans sa plus belle robe, Elle entra dans l'auberge. Il y faisait sombre, des petites lumières tamisées éclairaient doucement la salle. Aux tables, il n'y avait que des hommes, de tous les âges. Pas un ne lui souhaita le bonjour. Pas un ne la regarda. Au comptoir, elle demanda un verre de jus. Le patron lui tendit une chaise... Dans le fond de la salle, sur une petite estrade, un groupe se mit à jouer de la musique. Un jeune homme se leva et, sans un mot, invita Elle du regard. Elle hésita puis accepta. Ils dansèrent de longues minutes sans échanger un seul mot, sous le regard des autres hommes. Le premier morceau fini, les musiciens entamèrent un deuxième morceau. Un autre homme se leva et invita Elle du regard. Elle accepta volontiers. Sur la piste, Elle demanda à l'homme son prénom. Pas de réponse. Son âge. Pas de réponse. Son métier. Pas de réponse. Il se contentait de la faire tourner, danser, tourner. Le morceau arriva à sa fin, les musiciens poursuivirent sur un nouveau rythme. Un troisième homme invita Elle du regard. Elle avait chaud, retira son gilet puis accepta l'invitation du troisième homme. Aussi peu bavard que les deux premiers, il l'emmena dans une gigue échevelée. Toute la soirée, chaque homme invita Elle à danser. Aucun n'échangea le moindre mot avec elle. A minuit, tous quittèrent l'auberge. Elle resta seule, en sueur, le corps fatigué mais toujours aussi triste que le matin-même.

Elle rentra chez elle par les petites rues. Au détour d'un carrefour, elle tomba nez à nez avec le diable !

« Alors, heureuse, petite ?

- Je ne comprends pas, ils m'ont tous invitée à danser mais aucun ne m'a adressé la parole. Je voudrais tant trouver un fiancé comme les maris de mes sœurs !

- Des gars qui t'amusent, il y en a tant et plus. Mais quelqu'un qui te comprenne vraiment, tu cherches toujours, n'est-ce pas ? Si cela te manque vraiment, rendez-vous demain au lavoir... »

Et le diable disparut dans un filet de fumée rousse.

La rue était sale ! Des papiers gras traînaient un peu partout sur les trottoirs. Mécontents, les habitants de la rue se réunirent. Il n'y avait qu'une solution : tout évacuer, donc tout balayer ! Ils créèrent un comité de quartier et envoyèrent madame Truc négocier avec le balai de rue.

Mme Truc demanda au balai de rue de... balayer la rue. Le balai balaya les trottoirs, balaya les caniveaux, balaya les seuils de portes, balaya toute la journée. Le soir la rue était propre. Le balai était fier et fatigué. Les habitants étaient contents. Mais le lendemain, au réveil, la rue était encore plus sale que la veille ! Au milieu des papiers gras traînaient des sacs plastiques déchirés de toutes les couleurs. Madame Truc redemanda au balai de nettoyer la rue. Le balai lui répondit qu'il n'en arriverait pas à bout tout seul. Et il avait raison.

Mme Truc demanda à la poubelle d'aider le balai à nettoyer la rue. Le balai balaya comme la veille. La poubelle ramassa et se remplit des sacs plastiques toute la journée. Le soir, la rue était toute propre. Le balai et la poubelle étaient fiers et fatigués. Les habitants étaient contents. Mais le lendemain, au réveil, la rue était encore plus sale que la veille ! Sous les papiers gras et les sacs plastiques il y avait aussi des taches de graisse et de peinture. Madame Truc redemanda au balai et à la poubelle de nettoyer la rue. Le balai et la poubelle lui répondirent qu'ils n'en arriveraient pas à bout tout seuls. Et ils avaient raison.

Mme Truc demanda à la savonnerie d'aider la poubelle et le balai à nettoyer la rue. Le balai balaya comme la veille. La poubelle ramassa comme la veille. La savonnerie aspergea la rue, fit mousser et frotta, frotta, frotta toute la journée. Le soir, la rue était toute propre. La savonnerie, la poubelle et le balai étaient fiers et fatigués. Les habitants étaient contents. Mais le lendemain, au réveil, la rue était encore plus sale que la veille ! Au milieu des papiers gras, des sacs plastiques et des taches de graisse et de peinture, il y avait aussi des vieux matelas, des armoires en morceaux. Madame Truc redemanda au balai, à la poubelle et à la savonnerie de nettoyer la rue. Le balai, la poubelle et la savonnerie lui répondirent qu'ils n'en arriveraient pas à bout tout seuls. Et ils avaient raison.

Mme Truc alla voir l'incinérateur et lui demanda d'aider la savonnerie, la poubelle et le balai à nettoyer la rue. Le balai balaya comme la veille. La poubelle ramassa comme la veille. La savonnerie fit mousser comme la veille. L'incinérateur, lui, avala les matelas et les armoires et les brûla de ses flammes. Le soir, la rue était toute propre. L'incinérateur, la savonnerie, la poubelle et le balai étaient fiers et fatigués. Les habitants étaient contents. Mais le lendemain, au réveil, la rue était encore plus sale que la veille ! Au milieu des papiers gras, des sacs plastiques, des taches de graisse et de peinture, des vieux matelas et des armoires cassées il y avait aussi des animaux morts. Madame Truc redemanda au balai, à la poubelle, à la savonnerie et à l'incinérateur de nettoyer la rue. Le balai, la poubelle, la savonnerie et l'incinérateur lui répondirent qu'ils n'en arriveraient pas à bout tout seuls. Et ils avaient raison.

Mme Truc retourna voir les habitants et leur demanda d'aider l'incinérateur, la savonnerie, la poubelle et le balai à nettoyer la rue. Le balai balaya comme la veille. La poubelle ramassa comme la veille. La savonnerie fit mousser comme la veille. L'incinérateur brûla comme la veille. Les habitants creusèrent d'immenses fosses et y enterrèrent les animaux morts. Le soir, la rue était toute propre. Les habitants,

l'incinérateur, la savonnerie, le balai et la poubelle étaient fiers et fatigués. Mais le lendemain, au réveil, la rue était encore plus sale que la veille ! Au milieu des papiers gras, des sacs plastiques, des cannettes vides, des vieux matelas et des armoires cassées, des animaux morts il y avait des fumées noires et puantes. Madame Truc redemanda au balai, à la poubelle, à la savonnerie, à l'incinérateur et aux habitants de nettoyer la rue. Le balai, la poubelle, la savonnerie, l'incinérateur et les habitants lui répondirent qu'ils n'en arriveraient pas à bout tout seuls. Et ils avaient raison.

Mme Truc alla voir la Terre et lui demanda d'aider les habitants, l'incinérateur, la savonnerie, la poubelle et le balai à nettoyer la rue. Le balai balaya comme la veille. La poubelle ramassa comme la veille. La savonnerie fit mousser comme la veille. L'incinérateur brûla comme la veille. Les habitants enterrèrent comme la veille. La Terre fit souffler un vent à décorner les bœufs, un ouragan du feu de dieu. Les vents déchaînés emportèrent et étouffèrent les habitants, l'incinérateur, la savonnerie, la poubelle et le balai tous autant qu'ils étaient.

LA SEPTIÈME SOEUR

Emmanuel De Loeul

« Comment ont-ils pu survivre, eux ? En se métissant sans cesse d'autres langue, d'autres manières, en passant des huttes africaines aux brumes occidentales. » (Henri Gougaud, Renaître par les contes. Le rire de la grenouille.)

Création d'un conte, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé dans le quartier de l'ancienne gare de Laeken les 16, 17 octobre, 9, 12 et 22 novembre 2017.

Une fois La « métissée » entièrement décomposée, les briques sont déplacées à l'endroit voulu pour la reconstruction. Et à ce moment précis, une annonce publique est faite sur la place principale, le grand roi conquérant est mort subitement.

Les habitants se mettent toutefois à la reconstruction, il le faut coûte que coûte. Par contre, ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la direction, l'emplacement des fondations, sur quelle brique placer en premier, sur la forme que la tour doit prendre, sur la « rénovation » du modèle, s'il faut revenir ou nom certaines briques, en quelle couleur... Ils ne sont d'accord sur rien ! Pour la seconde fois, ils s'insurgent, crient, frappent des poings et des pieds, se précipitent non plus sur les soldats du conquérant, mais les uns sur les autres, chacun voulant prouver à l'autre qu'il a raison. Oreilles bouchées et bouche criarde, quel vacarme ! Plus personne ne s'entend, plus personne ne parle le même langage. Où est donc passé ce langage commun, ce langage à l'origine de la tour ?

Ce qui s'est construit naturellement autrefois est aujourd'hui impossible... C'est bien plus qu'une tour que ce peuple a perdu.

Au milieu de toute cette confusion, j'aperçois la « Sculpteur-sage », le dos courbé, la tête basse. Son regard a perdu de sa lumière. Le voir ainsi me fait monter quelques larmes, serait-ce l'enfer ? Il marche nonchalant, monte des escaliers et s'assied sur un muret situé en hauteur de la foule tonitruante, il l'observe, sa grande main sous le menton, l'autre sur le genou. Une position inconfortable pour exprimer le malaise ? Une concentration si intense, allant jusqu'à l'oubli du confort du corps ? A quoi pense-t'il ?

Une brise souffle, une question me vient à l'esprit : « Comment ? Comment retrouver ce langage commun ? »

C'est à ce moment que je suis revenue, j'étais chez nous, dans notre monde, sortie de mon rêve... Ah, non... juste avant de revenir j'ai cru voir Rodin, comme moi il observait le « sculpteur », je pense même qu'il le dessinait dans un petit carnet qu'il avait avec lui, mais je ne m'en souviens plus bien, c'est allé très vite.

Quelle histoire hein ?

A mon réveil, dans le cimetière à côté de la statue de Rodin, j'ai eu un frisson dans le dos, j'ai regardé ses yeux, ils brillaient, il y avait du soleil.

Je suis rentrée chez moi et sur ma route, je voyais mon quartier comme je ne l'avais jamais vu, qu'est-ce que j'aimais être là, je souriais au gens et ils me souriaient en retour, le cœur rempli, j'avais besoin d'aimer tous ceux que je croisais sur ma route, les ébènes, les noisettes, les dorés, ocres, cannelles, cafés, crèmes, pourpres, que de belles couleurs !

Je me demandais si ce que le vent m'avait murmuré était aussi ce à quoi il pensait... puis je me suis dit cela n'avait pas d'importance, la beauté du penseur est qu'il laisse chacun penser et imaginer ce qu'il veut... Ma seule certitude, ce songe m'a fait du bien, alors je n'ai qu'une chose à dire : à vos songes ! A vos rêves !

LE MARRONNIER DE LA DAME AUX CHATS

Elisabeth Mertens

« Si tout le monde dit que ça ne marchera pas, alors forcément rien ne changera, il faut faire un travail sur soi. » Parole d'une habitante

Création d'un conte intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé dans le quartier de l'ancienne gare de Laeken les 16, 17 octobre, 9, 12 et 22 novembre 2017. Également inspiré du conte traditionnel « L'arbre à vœux ».

C'est l'automne, les feuilles des arbres sont déjà presque entièrement tombées. En ce temps où tout s'endort petit à petit, où les feuillages ne couvrent plus les bruits, on entend d'autant mieux les restants de vie qui survivent à la période, les cris des mouettes, les sirènes des bateaux, les moteurs de voitures, les miaulements des chats.

Une rue est particulièrement habitée de miaulements, c'est la rue où habite « Madame Chat ». Les enfants et adultes la surnomment comme ça car tous les chats délaissés du quartier viennent manger dans son jardin. Il paraît que nourrir les chats errants est interdit, la dame ne s'en soucie pas, elle les nourrit dans son jardin et elle fait encore ce qu'elle veut chez elle.

Personne ne la contredira, d'autant plus que ses longs cheveux grisonnants, ses yeux verts, ses longues robes, son allure de velours, ses chats et surtout son beau jardin aux mille plantes avec un grand marronnier planté au milieu, la rendent très énigmatique. La voir assise, dans son jardin, sous le grand marronnier, au milieu de ses chats offre un tableau sorti des meilleurs romans. Personne ne la contredira et, plus simplement, peu de gens osent lui rendre visite de peur de la déranger.

Pourtant, un jour, un voisin s'y aventura. Pour lui, la solidarité entre voisins, c'est important. Il avait remarqué la voiture mal garée de la dame et la police faisait le tour du quartier pour sanctionner ce type d'infractions. Il sonna donc chez elle et l'avertit. La dame bougea la voiture et l'invita à prendre le thé pour le remercier.

Le jeune homme marqua un temps d'hésitation puis entra et prit le thé. La dame lui dit qu'un thé n'était qu'une maigre chose pour le remercier d'une si belle action et lui proposa d'aller s'asseoir sous son marronnier :

« M'asseoir sous votre marronnier, euh pourquoi ? Il fait froid dehors... »

- Il y a des choses qui ne s'expliquent pas...vas-y, va t'asseoir et tu verras », répondit-elle en souriant.

- Et vos chats, ils sont tous autour de l'arbre, je ne risque rien ?

- Ne t'inquiète pas, ils sont là car ils protègent l'arbre des malveillants, mais toi tu peux passer, vas-y ! »

C'est donc ce qu'il fit. Sous le marronnier, son corps grelottait, son souffle sortait en buée au milieu du paysage glacial. Il pensa à ce qui le réchaufferait, il pensa à une bonne gaufre chaude, ou une crêpe, une de ces crêpes de chez « Reddy », où il allait quand il était petit.

À ce moment précis de sa pensée apparurent dans ses mains et autour de lui des dizaines de crêpes et de gaufres chaudes, avec cette saveur de chez « Reddy », la saveur des crêpes de son enfance.

« Ouaw, c'est merveilleux » se dit-il, « Si je peux faire apparaître des crêpes, alors je peux peut-être empêcher les pigeons de percer les sacs poubelles ?! »

que la population avait nommée « La métissée ». Le défi est d'arriver à une finition, tout en permettant à tout nouvel arrivant dans la cité d'y ajouter sa brique. Ainsi elle grandira éternellement, construite par tous, universelle, elle rejoindra peut-être un jour le ciel...

Le temps passe, la tour est si haute qu'elle laisse entrevoir la ville à des kilomètres, tel un phare pour un marin, une étoile pour un voyageur.

Une matinée de soleil rougeoyant, arrive un homme, grand, sur un cheval à fière allure, accompagné d'une armée de milliers de soldats. Après avoir fixé longuement son regard sur la tour qui le laisse sans voix, il reprend ses esprits, son souffle, se présente auprès des « Gardiens ». Il explique ses intentions pacifiques, il respecte les cultures, les religions, l'organisation des cités. Par contre, il est roi et conquérant, il passe par terres et mers pour se faire connaître au monde et unifier toutes les cités dans un même empire. Il croit profondément aux vertus d'un pouvoir unique, au nom de l'unité et de la paix. Soit les « gardiens » acceptent sa souveraineté et en échange la cité pourra vivre comme elle l'a toujours fait, soit c'est la guerre. Après de longs débats, pourparlers et négociations, la cité accepte.

Dans un premier temps, cela se passe au mieux, des compromis s'instaurent, même si ce n'est pas toujours simple à avaler. Ensuite, le conquérant reçoit des nouvelles d'instabilité des autres cités. Il part alors plusieurs années.

A son retour, l'empire a encore grandi, et lui a rapetissé... Est-ce la fatigue des conquêtes ? La maladie ? L'inquiétude permanente sur l'assise de son pouvoir ? En tout cas, il convoque la population et lui fait part de son intention de déplacer la « métissée ». La cité allait devenir la capitale de son empire, il devait y poser un acte fort pour asseoir son pouvoir en son sein, mais aussi au sein de toutes les autres cités de l'empire. S'il déplace l'édifice, le message sera clair, c'est de lui et de l'empire que les générations futures se souviendront en regardant la splendeur de la tour.

Les habitants, pour la première fois depuis longtemps, s'insurgent, crient, frappent des poings et des pieds, se précipitent sur les soldats du conquérant. Les soldats réagissent au quart de tour par des frappes sanglantes. Ce conflit entre un peuple devenu pacifique et une armée de milliers de soldats bien entraînés ne laisse pas de doute sur l'issue du combat.

Le conquérant rappelle à tous autant qu'il le peut : « Il ne s'agit pas de détruire la tour, seulement de la déplacer... Elle sera reconstruite ! »

Toujours est-il qu'habitants et « Sculpteurs » désassemblent la « métissée » brique par brique. Pour chacune des pierres enlevées, tous pleurent la mémoire de la personne qui l'a posée, la mémoire de l'intention de cette personne lorsqu'elle a posé la pierre, une intention d'unité et de paix. Chaque brique enlevée est un deuil, une part de soi, une part du peuple qui s'en va.

Le plus expérimenté et le plus sage des « sculpteurs », celui qui avait veillé jour et nuit sur la tour, nourri par la vivante passion qu'il avait pour sa mission, avait survécu des générations durant, habité d'une jeunesse presque éternelle. A chacune des briques enlevées, il se sent un peu moins en vie...

gré tout, tout passionné qu'il est. Pourtant, une cinquantaine de battements de paupières plus tard, il finit par s'endormir dans un profond ronflement. Le livre est resté ouvert sur son ventre. Je prends le livre.

A peine est-il entre mes mains que me voilà à nouveau emportée dans un autre monde, un tout autre décor, je suis dans une cité splendide ! Les portes d'entrées de la cité, les palais, la multitude de lieux de culte, le pont reliant les deux parties de la cité de part et d'autre d'un fleuve, les jardins, ici tout est démesurément grand ! J'en ai ressenti un vertige... Ici, tout est coloré, tous ces bâtiments, ainsi que les maisons de plus petite taille, les ruelles, les fontaines, le moindre détail, tout est construit à partir de briques vernies de différentes couleurs, et toutes ces couleurs sont ornementées de sculptures de cuivre et de bronze faisant ressortir l'éclat de la toile de fond, solaire et sablonneuse. J'étais bouche bée, envahie de cette beauté étrange, cette beauté si nouvelle pour moi.

À l'image de la cité, les habitants, de toutes les couleurs, leur peau parfois ébène, parfois noisette, dorée, ocre, cannelle, café, crème, ivoire, pourpre, ambré... et j'en passe... Leurs vêtements teintés, leurs bijoux, de cuivre et de bronze... Ils ne parlent pas tous la même langue, j'entends la différence des sons. Par contre, ils se sourient, se parlent en s'aidant de leurs gestes, se rassemblent volontiers dans les lieux publics, prennent le temps de s'y poser, discuter, jouer, faire du sport, manger. Ensemble, ils sculptent les statues, ornements, murs et monuments. Avec ou sans mots, leurs gestes sont parfaitement coordonnés.

Ils ne parlent peut-être pas la même langue, mais bien le même langage.

Il semble que cela n'ait pas toujours été ainsi... Je passe devant un orateur en plein discours, il raconte et rappelle des histoires passées, des histoires de persécutions, d'exil, qui eurent des rudes conséquences... Cet homme joue un rôle de mémoire pour que « plus jamais ça ! » En tout cas, de ce que j'observe, ce peuple aurait appris de ses erreurs... Comme quoi...

Je vois passer des années d'Histoire devant moi...

Chaque jour la cité « bienheureuse » grandit, de nouvelles personnes viennent y vivre, elle résonne aux quatre coins du monde. Avec le temps, les familles et les communautés parlent toujours leurs propres langues, mais une nouvelle langue apparaît petit à petit, une langue métissée.

Les habitants décident de construire ensemble la plus belle bâtisse jamais construite, une tour qui s'érigerait à partir d'une brique vernie posée par chacun. Tous sont venus poser leur brique, les plus expérimentés veillant à solidifier l'assemblage. Ceux-ci avaient passé leur vie à la fois à concevoir et à la fois à construire leurs ouvrages, s'offrant tout entiers à la tâche. Les œuvres se laissaient sculpter, et sculptaient par la même occasion les corps et les esprits de leurs créateurs, dans un parfait équilibre. Leurs mains étaient grandes à force d'ouvrage manuel, leurs yeux brillaient d'un esprit clairvoyant, on les surnommait « Les sculpteurs » ou « Les gardiens », cela dépendait des préférences et des circonstances.

Le plus expérimenté et le plus sage d'entre eux veillerait jour et nuit sur cette tour

Deux pigeons étaient en train de percer les sacs posés dans le jardin de la dame, tous savent dans le quartier que c'est une des occupations préférées de ces volatiles et que ça embête tout le monde !

À ce moment précis de sa pensée, les deux pigeons s'envolèrent et rejoignirent dans le ciel des centaines d'autres pigeons qui s'étaient envolés au même moment. Dans un même élan, ils partirent au loin.

« Ouaw ! C'est fantastique ! Fabuleux ! Osons un vœu plus important : je voudrais rénover les bâtiments anciens délabrés, ajouter aussi une touche de modernité au quartier mais en tenant compte de la nature, je voudrais des villas design avec des grands jardins et des bâtiments végétaux et enfin un endroit pour échanger des livres et manger bio ».

À ce moment précis de sa pensée, tout se réalisa, les plus beaux bâtiments anciens parurent rafraîchis, ce qui était trop laid pour être rénové fut remplacé par des villas avec de grands jardins et des bâtiments végétaux, le tout offrant l'harmonie parfaite entre ancien et nouveau, entre nature et ville.

« Incroyable ! Mais... ce n'est pas possible ! Je dois être devenu fou, c'est impossible ! »

À ce moment précis de sa pensée, les bâtiments végétaux et les villas disparurent, les pigeons revinrent et mangèrent les crêpes... Tout était parti...

Sauf l'endroit d'échanges de livres, car il existait déjà, grâce aux habitants... c'est le Bookswapsalon.

C'ÉTAIT MIEUX APRÈS...!

Emmanuel De Loeul

Création d'un conte, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé dans le quartier de l'ancienne gare de Laeken les 16, 17 octobre, 9, 12 et 22 novembre 2017.

Le penseur de Rodin, les habitants du quartier de l'ancienne gare de Laeken le connaissent bien, ils aiment en parler et rappeler qu'un exemplaire de la statue trône dans le cimetière, sur la tombe d'un antiquaire.

Si certains y accordent au final peu d'importance, la plupart se demandent « À quoi peut-il bien penser ? »

Une dame, née dans le quartier à l'époque où les allumeurs de réverbères éclairaient du reflet bleu des flammes les paysages enneigés, où les enfants grimpaient sur les murets mitoyens et sur les marronniers, ou le marché aux bestiaux existait encore, à l'époque des zwanzers et de volenback, racontait ceci :

« Je me suis toujours demandé ce que pensait le penseur-poète... Il n'y a pas si longtemps il m'est arrivé quelque chose de pas croyable !

Je me promenais dans les rues de mon quartier très contrasté. Il a beaucoup changé; rues parfois modernes, parfois anciennes, bétonnées ou pavées, décors gris ourlés de parcs verdoyants, une place arborée aux abords d'une route automobile, une église travaillée dans sa forme imposante, négligée dans ses sculptures, des maisons à l'architecture parfois modeste, parfois opulente, des habitants de toutes les couleurs, parlant de tous les sons...je ne distingue pas toujours bien précisément de quelles langues ils parlent... Au milieu de tout cela, les rails du train révèlent une activité ferroviaire, près de l'ancienne gare... L'ancienne gare, lieu qui s'est sauvé de l'oubli en mutant du lieu de passage qu'il était vers le lieu de rencontres et de convivialité qu'il est aujourd'hui.

Alors que j'étais plongée dans ces méditations, mes pas me conduisaient jusqu'au cimetière. Je me suis assise un moment près du penseur pour me reposer de cette marche, un peu longue pour mon âge. Je regardais la sculpture avec beaucoup d'attention, sa force musclée par la pensée, sa tête et son allure plongées dans une étrange position...

Et figurez-vous que, je n'ai rien vu venir, je me suis assoupie ! C'était certainement un rêve, mais je vous assure que je l'ai vécu comme si c'était vrai !

Me voilà emportée dans un autre monde, plus exactement dans une grande pièce... La pierre et le fer joliment forgés en boucles assemblent un édifice solide, malgré les grandes vitres qui laissent passer la lumière. Dedans, une multitude de blocs de marbre blanc. Certains sont encore de simples blocs, d'autres dessinent des figures, des corps figés dans un mouvement, des bustes... Dans le fond de la pièce, un fauteuil, grand bien sûr, pour faire hommage à la pièce. Un homme très barbu est couché dedans et lit un livre.

Je réalise soudain... Oui ! C'est bien Rodin, Rodin en personne ! Et c'est au dépôt des marbres à Paris que je me trouve, dans l'atelier de Rodin. Je l'interpelle, lui parle, d'abord poliment, puis énergiquement, mais il ne m'entend pas, je suis comme un fantôme qui peut tout observer, mais qui ne peut pas se faire entendre.

Rodin est en train de lire. Ses yeux se ferment mais à peine sont-ils clos qu'ils se rouvrent, paupières tremblotantes... il semble qu'il veuille continuer sa lecture mal-

LE PENSEUR

Elisabeth Mertens

« Un regard, un sourire peut désarmer quelqu'un qui a de mauvaises idées, un sourire pour rassembler, rassembler pour mieux s'aimer. » Parole d'une habitante

Récit fantastique, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé dans le quartier de l'ancienne gare de Laeken les 16, 17 octobre, 9, 12 et 22 novembre 2017. Également inspiré du mythe de la tour de Babel.

Il était une fois une bande de garçons et de filles qui se retrouvaient dans le square pour jouer. Un jour, le square était envahi par une horde de hyènes. Les enfants tentèrent de les effrayer en leur lançant des cannettes vides. Les hyènes montrèrent les crocs et menacèrent les enfants. Ils détalèrent dans la rue. Arrivés à bout de souffle chez eux, ils demandèrent à leurs parents l'autorisation de se rendre à vélo jusqu'au grand parc. Hors de question, c'est bien trop dangereux, répondirent les parents. Avec tous ces tigres qui se baladent en liberté, toujours plus nombreux et toujours plus rapides à la course ! Vous risqueriez mille fois d'être renversés ou, pire, dévorés. Obligés désormais de rester chacun chez soi, les enfants s'ennuyaient au milieu des photos de famille posées sur tous les meubles.

Un jour, de sa chambre, une fille entendit un drôle de bruit dans la maison. Ça venait de la cave. Un tuyau d'aspirateur en main, elle descendit sans bruit, s'avança dans le hall. Soudain, la porte de la cave s'ouvrit. C'était son voisin, tout couvert de terre, une lampe sur le front. Ils descendirent tous les deux et le garçon montra à sa voisine le souterrain qu'il avait creusé entre les deux maisons. Ils se mirent tous les deux à creuser un nouveau tunnel vers la maison suivante. Au bout d'une semaine, ils arrivèrent dans la cave d'un troisième copain. Ils le surprirent alors qu'il venait y chercher une bouteille d'eau. En quelques mois, les enfants avaient fait le tour de la place et s'étaient tous retrouvés sans que leurs parents ne sachent rien. Ils se mirent alors à creuser un tunnel jusque sous la vieille gare désaffectée. Plus personne ne venait là depuis des années. Tous les mercredis après-midis, ils s'y retrouvaient en secret. Patiemment, avec des bouts de bois, des vieux cartons, du fil de fer, ils fabriquèrent un dragon !

Un jour, le dragon fraîchement peint, tous les enfants montèrent sur son dos. On entendit un bruit étrange au loin, le bruit d'une sirène de bateau. Les enfants fermèrent les yeux pour mieux écouter. Le dragon frémit, se dressa sur ses lourdes pattes, sortit de la cave de la gare et glissa sur les rails pendant un bon moment.

Le dragon s'immobilisa. Les enfants ouvrirent les yeux. Devant eux il y avait un immense parc avec des étangs, des vallons et des arbres magnifiques. C'était le parc du roi. Dans les arbres, il y avait des enfants en train de grimper. Le dragon s'approcha. Les enfants dans les arbres tournèrent la tête vers les visiteurs comme s'ils voyaient des dragons tous les jours. Sur le dos de l'animal, les enfants n'en revenaient pas ! Là, dans les arbres de collection du roi, ils reconnaissaient les visages. C'étaient les mêmes que sur les photos de famille : leurs grands-parents au même âge qu'eux :

« Qu'attendez-vous, dirent les enfants dans les arbres, allez dans le parc du roi, et grimpez-vous aussi, le garde-champêtre est plus rigolo que méchant !

- Ce n'est plus possible, répondirent les enfants sur le dos du dragon, il y a un mur qui entoure tout le parc aujourd'hui, avec des barbelés électriques. Le garde champêtre a été remplacé par des patrouilles de militaires. Vous nous voyez passer le mur dans ces conditions ... ? »

À ces mots, le dragon fit demi-tour et ramena les enfants dans le sous-sol de l'ancienne gare.

Avaient-ils rêvé ? Chacun, chacune rentra chez soi et se garda bien de raconter l'histoire à qui que ce soit.

Le mercredi suivant, à peine étaient-ils arrivés dans le sous-sol de la gare qu'ils grimperent sur le dos de leur dragon. Le cri de quelques mouettes leur parvint. Ils fermèrent les yeux pour mieux entendre. Le dragon s'ébranla, sortit de la gare et glissa sur les rails tout un temps à travers le quartier.

Le dragon s'immobilisa. Les enfants ouvrirent les yeux. Devant eux il y avait un marais couvert de buissons touffus, de ronces, d'arbustes. Au milieu de ce taillis impénétrable, ils aperçurent des enfants occupés à construire des cabanes. Le dragon écarta la végétation d'un coup de tête et s'avança. Les enfants dans le marais tournèrent la tête vers les visiteurs comme s'ils voyaient des dragons tous les jours. Sur le dos du dragon, les enfants firent de grands yeux ! De nouveau, ils reconnurent leurs grands-parents au même âge qu'eux :

« Qu'attendez-vous, dirent les enfants dans le marais, allez faire des cabanes sur l'eau.

- Les marais n'existent plus, on a construit des maisons dessus, répondirent les enfants sur le dos du dragon. Aujourd'hui, pour trouver de l'eau, il faut aller au canal. Vous nous voyez dire à nos parents qu'on va jouer sans surveillance au bord du canal? »

A ces mots, le dragon fit demi-tour et ramena les enfants dans le sous-sol de l'ancienne gare.

Le mercredi suivant, quand le dernier enfant arriva dans la cave de l'ancienne gare, tous les autres étaient déjà sur le dos du dragon. Une cloche sonna. Les enfants fermèrent les yeux. Le dragon se secoua, sortit de la gare et glissa sur les rails un long moment.

Le dragon s'immobilisa. Les enfants ouvrirent les yeux. Devant eux s'ouvrait une énorme carrière de sable orange. De l'autre côté, sur le bord, des enfants s'élançaient dans le vide, criaient dans les airs et retombaient quelques mètres plus bas en roulant dans le sable. Le dragon prit son envol, survola la carrière de sable et se posa près de la petite troupe. Les enfants au bord de la sablière levèrent la tête vers le monstre comme s'ils voyaient des dragons tous les jours. Sur son dos, les enfants s'exclamèrent : papy, mamie, grand-père, grand-mère ! C'était encore une fois leurs grands-parents au même âge qu'eux :

« Qu'attendez-vous, dirent les enfants de la sablière, sortez de chez vous, explorez les lieux ! Et si vous vous perdez, asseyez-vous comme nous à une table de bistrot, vos parents sauront vous y retrouver !

- Mais vous êtes fous, répondirent les enfants sur le dos du dragon, on ne peut même pas faire un pas sur le trottoir. Et si on se perdait, vous imaginez la tête de nos parents s'ils nous trouvaient à une table de bistrot ? »

A ces mots, le dragon fit demi-tour et ramena les enfants dans le sous-sol de l'ancienne gare.

Arriva le temps de la fête des Lumières. Avec l'aide de leurs parents, les enfants fixèrent leur dragon sur une remorque. Dans la nuit froide, tous défilèrent aux côtés de la bête : les enfants dansaient autour de lui, les parents tenaient les torches, les grands-parents ravitaillaient tout le monde en thé à la menthe et chocolat chaud.

C'était plus fort que lui : le plus jeune de la bande grimpa sur la remorque, puis sur le dos du dragon. Sa mère monta le chercher, glissa et resta accrochée à la base de l'aile, les jambes dans le vide. Le grand-père du petit vint à l'aide de sa fille. Il escalada le dragon et la hissa sur le dos du dragon. Il prit l'enfant et le lança en bas à son père. Avant de pouvoir redescendre, la mère et le grand-père furent éblouis par un feu d'artifice et fermèrent les yeux. Au beffroi minuit sonna. Le dragon s'ébroua, étendit ses ailes et s'envola sous les cris de la foule. Il glissa dans les airs un long moment.

Le dragon s'immobilisa au sommet du beffroi, le jour était revenu. La mère et le grand-père ouvrirent les yeux. En bas devant eux, la place avait été transformée en une immense plaine de jeux. Sur les bancs, surveillant les enfants, elle reconnut son fils, un bébé dans les bras ! Sur leur droite, l'ancienne avenue était devenue un large trottoir bordé d'arbres et de buissons ; les voitures, rares, circulaient au pas sur deux files. Toutes les rues étaient piétonnes.

Sur la gauche, les murs d'enceinte du parc avaient été abattus. Le grand-père reconnut son propre fils, le frère de sa fille, les cheveux gris, marchant avec une canne au milieu des pelouses royales, tandis que des enfants grimpaient aux arbres.